VOICI A ŒRMINGEN (Bas-Rhin) LA PRISON SANS BARREAUX (mais avec barbelés)

1. Habitations du personnel éducateur et instructeur. — 2. Entrée du Centre. — 3. Direction et Administration. — 4. Pavillon de garde. Bureau du vaguemestre. — 5. Cuisines. — 6. Services généraux. — 7. Terrains de football. — 8. Salles et dortoirs du groupe « Education ». — 9. Economat et magasin d'habillement. — 10. Ateliers de maçonnerie et de bâtiment. — 11. Atelier de serrurerie. Atelier de forge. Deux ateliers de menuiserie. — 12. Atelier de plomberie sanitaire. Atelier de cordonnerie. Atelier de métaux en feuilles. Deux ateliers de mécanique. — 13. Salles et dortoirs du groupe « Education ». — 14. Terrain de basket-ball. — 15. Salles et dortoirs du groupe « Confiance ». — 16. Jardins potagers. — 17. Enceinte générale du Centre (barbelés). — 18. Groupe « Observation ». — 19. Infirmerie. — 20. Enceinte particulière du groupe « Observation » (barbelés). *(Photo Pierre Vals à bord du piper-club piloté par René Schroeder.)*

POUR Panconi et Petit, l'expiation va commencer. Après la prison de Fresnes où ils séjourneront le temps nécessaire à l'examen de leur pourvoi en cassation. Et si ce pourvoi est rejeté, les deux jeunes gens seront transférés à la maison d'arrêt de Rethel (Ardennes) qui fait office de dépôt de concentration et de répartition de condamnés à des peines de réclusion et de travaux forcés. Là, soumis à un régime comparable à celui de Fresnes, ils attendront quelques semaines (deux mois au plus) leur affectation à un établissement où ils accompliront leur peine. « Le vrai drame commence qui tient tout entier dans la lente destruction d'un jeune être par un régime pénitencier dont bien peu réchappent », a écrit François Mauriac le 22 mai dans le *Figaro* à propos de l'expiation de Panconi et de Petit.

Le distingué académicien est mal renseigné : Bien que condamnés à une peine criminelle (respectivement — rappelons-le — à dix ans et à cinq ans de réclusion), Panconi et Petit ne seront pas placés par Rethel dans une sinistre centrale telles Poissy, Melun ou Montpellier, mais au Centre de réadaptation d'Œrmingen, en Alsace, une prison-école sans barreaux « où, selon des méthodes modernes de relèvement mises en pratique seulement depuis le début de 1949, deux cent trente condamnés de dix-huit à vingt-cinq ans, venus de tous les points de France, « passent » — et non « subissent » — les années hors du monde qu'un tribunal leur a infligées.

Une caserne désaffectée de la ligne Maginot

Un centre comme celui d'Œrmingen de premier et seul justement (en France) a été créé précisément pour éviter à de jeunes condamnés la promiscuité néfaste des gangsters chevronnés — et aussi de certains gardes-chiourme — peuplant les centrales. Le terme *réadaptation* qui a été choisi dit bien ce qu'il veut dire : *réadapté*, c'est-à-dire prêt à reprendre sa place, un jour, dans la Société. Les jeunes pensionnaires d'Œrmingen, qui partagent avec trois cents prisonniers politiques (Alsaciens en majorité) les bâtiments d'une caserne désaffectée de la ligne Maginot construits en 1938 et étages en pente douce sur un plateau verdoyant, ont, pour la plupart, avant de commettre une faute grave — un crime parfois — souffert d'abandon moral et des privations de la guerre. A l'époque du marché noir, des faux tickets de pain, des ruines, des pillages, des maquis, des exécutions sommaires, ils ont fait l'apprentissage du vol qualifié et de l'assassinat.

Légalement mineurs, la plupart ont néanmoins fait figure d'adulte vis-à-vis du juge. Ils sont en général, quand ils arrivent au centre, du niveau inférieur à celui du certificat d'études. Sur 230, quatre seulement ont reçu une instruction secondaire.

Sont affectés à Œrmingen des délinquants condamnés à trois ans au minimum. La moyenne des condamnations des pensionnaires est de cinq ans. Quelques-uns — des assassins — ont été condamnés, à l'âge de 16 ans, aux dix ans de prison qui remplacent les travaux forcés pour les tribunaux de mineurs. Un seul « jeune » ou « élève » (c'est ainsi qu'on appelle un détenu à Œrmingen) n'est, d'après le verdict des juges, libérable qu'en 1963. Le vol qualifié est le délit le plus fréquent que l'on rencontre ici. Mais, pour être moins célèbres, que lui, il y a beaucoup de Panconi à Œrmingen.

Quiconque pénètre dans l'enceinte du centre, couvrant 16 hectares, peut se croire dans un chantier de jeunesse. A condition, bien entendu, d'oublier le rideau de barbelés, long cordon de deux kilomètres de long et de six mètres de hauteur qui cerne l'établissement, à condition encore d'éviter de voir les surveillants (ils sont 64) à casquette plate ornée de l'étoile d'argent de l'administration pénitenciaire.

Même l'uniforme des jeunes rappelle le chantier : blouson, pantalon et chemise bleu foncé, clots, brodequins militaires ou sandalettes. Le dimanche, pour aller à la messe à l'église du village, la chemise est blanche.

Une école professionnelle

Les grandes fenêtres des casernes s'ouvrent sur la campagne, les forêts, la montagne, sur le village d'Œrmingen qui compte neuf cents habitants. On s'attend à chaque moment à entendre une sonnerie de clairon. Mais c'est une sirène légère qui règle la vie des prisonniers. L'ancien champ de manœuvres des soldats de la 38e est devenu un terrain de sport pour le football et le baskett-ball. C'est là qui, chaque matin, 7 heures, trois cents jeunes gens rejetés momentanément par la société font leur culture physique sous la direction d'un moniteur.

Le système de réadaptation d'Œrmingen est basé : *primo*, sur un régime progressif à voie éducative ; *secundo*, sur l'enseignement professionnel. Sous ce dernier rapport, le centre n'est ni plus ni moins qu'une école professionnelle où, après trois années d'études et après avoir satisfait à des examens, l'élève reçoit son certificat d'aptitude professionnel.

Sous la direction d'instructeurs techniques qui sortent de la rue Dareau (ministère du Travail), les jeunes étudient, selon leurs dispositions, dans des ateliers de menuiserie, de forge-serrurerie, de métiers du bâtiment (maçonnerie, cimenterie, peinture, etc.), de cordonnerie, de plomberie sanitaire, de mécanique générale, d'ajustage, de métaux en feuilles. Précisons bien qu'il s'agit ici d'enseignement et non pas de rendement.

Trente élèves seront présentés au C.A.P. le mois prochain.

Le ressort du régime progressif à base éducative est fourni par la progressivité des avantages accordés au jeune. Selon son mérite, il gravit les échelons qui le mènent à la liberté, en passant par quatre phases : observation, éducation, confiance, semi-liberté.

A son arrivée à Œrmingen, le jeune condamné est mis pendant 45 jours à un régime isolé — cellulaire — qui, du fait de la disposition des locaux (la seule vraie *prison* du centre) ne le change guère du régime qu'il a connu pendant sa prévention. Seul, il n'a pas les réactions de fanfaronnade qu'ont généralement les condamnés arrivant en centrale vis-à-vis des anciens. Il reste lui-même. Il est cependant l'objet d'une observation très attentive de la part du directeur, du sous-directeur, de l'assistante sociale, d'un médecin psychiatre. Un éducateur le prend en charge. Celui-ci est un homme jeune, d'une trentaine d'années, spécialisé dans ce rôle de guide et d'observateur. Ce n'est pas un *pion*, mais un ami.

Examen neuro-psychiatrique

En s'entretenant familièrement avec son sujet, l'éducateur dose son niveau d'intelligence. Il complètera encore l'enquête qu'il aura reçue sur le milieu d'origine, l'extrait du dossier judiciaire, le rapport médical, le résultat de l'examen neuro-psychiatrique, les notes de l'instituteur.

De son côté, l'instructeur technique en chef donnera son avis, à la suite de petits bricolages qu'on aura confiés au jeune condamné, selon ses dispositions, ce qui servira à l'aiguiller vers un des métiers enseignés au centre.

Après quarante-cinq jours de solitude, le jeune passe à la phase d'éducation. Il quitte sa cellule pour entrer dans un groupe de 25 à 30 garçons, baptisé *Picardie, Ile-de-France*, etc., et guidé par l'éducateur qu'il connaît déjà bien. Là, une cérémonie de bienvenue attend le novice. Les anciens lui disent ce que doit attendre de sa bonne volonté et lui présentent le règlement. Chaque groupe dispose de deux dortoirs divisés en quatorze chambrettes isolées, d'une salle de réunions, d'un réfectoire, d'une salle de bricolage.

Le jeune s'habitue ainsi, peu à peu, aux exigences de la vie en commun. Les veillées sont variées : causeries, lectures, bricolage, jardinage. C'est là « thérapeutique par le groupe ».

C'est alors que commence l'apprentissage, échelonné sur trois ans, sous la direction des instructeurs techniques. Mais, hors les heures d'études techniques et d'instruction générale, le jeune revient à son groupe, à son éducateur et aussi à l'éducateur adjoint, choisi souvent parmi les prisonniers politiques : avocats, médecins, ingénieurs, etc.

Rémunération du travail

Ce sont les éducateurs qui organisent les loisirs de leur groupe, les compétitions sportives, les matinées récréatives du dimanche, les chorales, les soirées de théâtre (on a joué, ces temps-ci, par les moyens du bord à Œrmingen, et devant les membres du personnel, les surveillants et leurs dames : *Antigone, Les Gueux au Paradis, Marius, Amstramgram*. On prépare actuellement une représentation du *Maître de Santiago*).

Du stade *éducation*, les jeunes qui ont obtenu une note moyenne au moins égale à 8 par quinzaine pendant le dernier trimestre passent au stade de *confiance*. Desserrement des brides. Le traitement est basé sur le *self-government* individuel et collectif. La tutelle devient plus discrète. L'apprenti commence à se conduire comme un homme conscient de ses responsabilités. Il devient, pour ceux du stade *éducation* celui qu'on envie.

Le jeune de la « confiance » a droit à une chambre plus spacieuse et plus coquette : il dispose de la lumière jusqu'à 22 h. 30. Il a droit à une tenue neuve pour le dimanche. Son travail est rémunéré : de 800 à 1.000 francs par mois. Il assiste, le samedi soir, à des séances de cinéma : films documentaires et même grands films (on a projeté à Œrmingen, dernièrement, *Les Anges de miséricorde* et *Monsieur Vincent*).

Accompagnés de leur éducateur, les « confiance » vont parfois visiter des usines de la région et participer à des coupes de football et de ping-pong. Quatorze d'entre eux quittent chaque matin le centre pour aller travailler au village, et quelques-uns plus loin, à bicyclette.

A Œrmingen, le réveil (à la sirène) sonne à 6 h. 30 : éducation physique, toilette, nettoyage des chambres, petit déjeuner.

De 8 h. à midi : éducation.

Midi : déjeuner pris en commun avec les éducateurs, puis conversation-promenade.

De 14 h. à 17 h. 30 : classes théoriques professionnelles.

A 17 h. 30 : goûter (thé, tartine de confiture).

A 18 h. : enseignement scolaire (classes élémentaires pour les illettrés, classes de certificat d'études, cours complémentaire, cours supérieur — préparation au brevet élémentaire). Vingt élèves vont être présentés au certificat d'études en juillet.

19 h. 30 : retour au groupe, dîner, veillée « en famille » jusqu'à 21 h. 30.

Voici le menu du centre d'Œrmingen pour le 21 mai :

Petit déjeuner : café - tablette de chocolat - 250 gr. de pain.

Déjeuner : potage tapioca viandox - bœuf braisé - pâtes alimentaires - 500 gr. de pain.

Goûter : thé.

Dîner : soupe aux légumes - riz au lait sucré.

L'eau est la boisson, mais, le dimanche, les élèves ont droit à un quart de vin ou à une cagette de bière. Ils peuvent fumer en dehors des heures de classes et d'atelier.

Semi-liberté à Maxéville

Le quatrième stade du régime progressif d'Œrmingen, qui couronne les leurs, qui se sont bien conduits et ont terminé leurs études techniques sans avoir terminé leur « peine » judiciaire, ils sont placés en *semi-liberté* à Maxéville, près de Nancy, dans une propriété gérée par un ménage d'éducateurs. Ils sont six jeunes actuellement en cours de peine qui partent tous les matins à l'usine et reviennent le soir prendre leur repas et leur repos.

A ce régime, on n'a compté jusqu'ici que quatre évasions, ce qui semble confirmer en partie la valeur d'Œrmingen. Il appartient au directeur du centre, M. Garaud, un homme de trente-cinq ans qui prend sa tâche comme un apostolat, de proposer chaque semestre des remises de peine.

Trois années d'apprentissage

Mais, de toute façon, il ne peut être question pour un élève de passer moins de trois ans au centre. Trois années sont, en effet, le temps qu'on estime nécessaire à la fois à l'apprentissage d'un métier et au relèvement d'un individu.

Panconi et Petit seront à Œrmingen dans le courant de juillet. S'ils s'y conduisent bien dans ce régime, somme toute bénin, leur condamnation sera passablement raccourcie. Il ne leur restera plus à la sortie qu'à accomplir leur service militaire, qui n'est plus fait, pour les jeunes d'Œrmingen, à la demande de l'administration pénitentiaire, aux bat' d'Af', mais dans des corps de troupe ordinaires.

René RAVIGNAN.

Le MAILLOT LÉOPARD
SLIP LASTEX 2.800f
MAILLOT DAME LASTEX 1 ou 2 pièces... 6.800 fr.
Exclusivité du FASHIONABLE 16, Boulev. Montmartre - PARIS

Abonnez-vous à « France Dimanche »

FUMEURS
LA CARTOUCHE FILTRANTE DÉNICOTÉA de réputation mondiale, RETIENT LA NICOTINE et vous permet de fumer A LOISIR ET SANS CRAINTE
Essayez-la ; elle vous surprendra !
DÉNICOTÉA
En vente dans les principaux Bureaux de Tabac.

L'article de Françoise GIROUD

Jean adore va faire

RENTRANT d'Amérique après dix ans d'absence, Jean Renoir a traversé Paris pour se rendre à Rome où il tournera avec Anna Magnani.

— Ils ne s'entendront jamais... Ils se disputeront au bout de quarante-huit heures... ont murmuré ceux qui ont éprouvé le caractère... comment dirai-je... vedettueux de la fameuse actrice italienne.

Mais ceux-là ne connaissent pas Jean Renoir. Les éponges ne s'entendent pas avec l'eau : elles l'absorbent. Il absorbera la Magnani, comme il a absorbé l'Amérique, sans abdiquer un pouce de sa personnalité.

A 30 ans, Renoir avait un nom, un nom très lourd à porter, celui du plus grand peintre français : son père.

Il a réussi à se faire un prénom et ses films — dont le plus connu demeure *La Grande Illusion* — l'ont classé à travers le monde.

Découverte d'une Amérique méconnue

Tel qu'il était parti, large, lourd, rose, avec sa démarche d'ours blessé, sa curiosité, ses enthousiasmes, sa finesse rusée de paysan bourguignon et son sens profond de la fraternité entre les hommes, il est revenu d'une Amérique dont on ne parle jamais et que seule parmi tous les artistes français qui y séjournèrent, il sut découvrir.

C'est peut-être parce qu'il a toujours, d'abord ce que les hommes ont de commun et ensuite ce qui les éloigne, parce que de tout il extrait d'abord le bon, le savoureux, l'intéressant.

C'est sûrement parce qu'il jouit d'un équilibre extrêmement rare qui le protège des impressions purement subjectives.

Il ne se dit pas : « Ce climat est mauvais parce que je m'y enrhume... », mais « Ce climat est mauvais pour ceux qui ont les bronches fragiles. » Vous saisissez la différence ?

Sans complexes, sans angoisses, sans frustrations, il se comporte en tous lieux, en toutes circonstances, en toutes compagnies avec un parfait naturel. S'il s'ennuie, il s'en va. S'il se plaît, il reste. S'il vous aime, il vous le dit. S'il ne vous aime pas... il n'a pas l'occasion de vous le dire parce qu'il ne vous voit pas.

Il y a d'ailleurs peu d'êtres qu'il n'aime pas parce qu'il saisit chez chacun le meilleur.

Il se conduit comme ces photographes qui savent immédiatement où placer leur appareil pour obtenir de vous la meilleure image possible, pour vous saisir sous votre meilleur aspect. Et devant lui on présente d'instinct son bon profil moral.

Alors il a vu l'Amérique sous son bon profil et les Américains dans ce qu'ils ont de commun avec les Français. Il est parti là-bas en 1941 sans savoir un mot d'anglais, mais il a franchi très vite le barrage de la langue pour vérifier que sous tous les cieux un ouvrier est un ouvrier qui a des préoccupations, des aspirations et des goûts d'ouvrier, tandis qu'un paysan demeure un paysan et un milliardaire un milliardaire.

Et comme il sait aussi que les boites de nuit, les grands hôtels et les studios se ressemblent partout, il les a très peu fréquentés et il est parti à la découverte du pays « par l'intérieur ».

Il y a des gens qui imaginent toutes les Américaines comme Rita Hayworth, mariages et divorces y compris.

Lui il a bavardé avec des vieilles filles dévotes, d'appétissantes crémières et en se promenant à travers le Texas il a rencontré une très vieille dame qui vivait dans une cabane et qui lui a raconté son histoire : à 20 ans elle aimait éperdument un jeune homme qui l'aimait éperdument et qui l'a épousée. Mais ils ont très vite compris que dans les grandes villes l'amour meurt asphyxié. Alors ils sont partis et ils se sont construit une petite maison dans un endroit isolé. Mais bientôt d'autres sont venus construire des maisons autour de la leur, une petite ville s'est créée, et ils se sont enfuis à la recherche d'un nouvel endroit isolé. Ils s'y sont installés, et six mois après l'endroit n'était plus isolé. Alors ils sont repartis... Ainsi de déménagement en déménagement, les deux amoureux ont atteint un âge respectable et le fond du Texas.

Jean Renoir a trouvé aussi en Amérique de la famille parce que son grand-père avait quitté sa Bourgogne natale pour y émigrer.

Et quand il est arrivé, incapable de se débrouiller en anglais, le douanier a négligé de visiter ses valises parce qu'à la vue de son passeport il a commencé à lui poser des questions passionnées sur la technique de son père Auguste Renoir.

L'Amérique de Jean Renoir, ce n'est pas un triangle sur un atlas, c'est une somme d'êtres humains avec lesquels il a eu le contact chaleureux qu'il aura toujours, partout, avec les êtres humains.

Pourtant ce citoyen du monde est foncièrement français : depuis le goût d'abord ce que les mitonné jusqu'à celui des idées générales qu'on échange devant un armagnac et une fibre patriotique vibre volontiers, il a toutes les caractéristiques de « l'homme de chez nous » et conserve à 56 ans ce qu'on nomme « l'esprit cavalier » bien qu'il ne monte plus depuis la dernière guerre à cause d'une jambe blessée. Il a préparé Saint-Cyr et il a longtemps hésité, en 1918, avant de quitter l'armée.

Renoir se montre familier avec les généraux

C'est pourquoi, pendant la drôle de guerre où il dirigeait des prises de vues pour le Centre cinématographique de l'armée, on vit souvent le lieutenant Renoir s'approcher au cou de tel ou tel général et lui taper sur le ventre : c'était un ancien camarade d'école.

Auguste Renoir avait été peintre en bâtiments avant de devenir peintre tout court de plus de quatre mille toiles qu'amateurs et musées du monde entier se disputaient à prix d'or.

Ses trois fils eurent donc le loisir de choisir librement leur profession lorsqu'ils rentrèrent de la guerre où Pierre et Jean avaient été l'un et autre grièvement blessés.

Le peintre était alors installé dans la fameuse maison de Cagnes, souffrant cruellement des rhumatismes qui finiront par le paralyser.

Quand Pierre décida d'être acteur, son père méprisant répondit : « Quoi ? Un métier où tu accours quand on te sonne ? Enfin, fais ce que tu veux...

Jean hésitait. Il était doué

Stella, la maîtresse canards boiteux, chan

LA mer continuera, longtemps encore, à jouer un rôle fascinant et cruel dans les romans d'aventures : L'écrivain hollandais Jan de Hartog le sait tout aussi bien qu'un autre et c'est d'une manière assez prenante qu'il nous montre, dans *Stella* (1), son visage de guerre. Un port sur la côte sud-ouest de l'Angleterre, le mauvais alcool pour matelots, la mort derrière chaque vague et, dans un appartement plein d'uniformes et de photographies, la présence d'une jeune femme, il n'en faut certes pas davantage pour construire un roman aux charmes vigoureux. Jan de Hartog est connu en France depuis que l'on a joué avec succès au théâtre sa pièce, *Maître après Dieu*. Son nouveau roman lui fera conquérir une partie de ce public qui cherche un Pierre Benoit rajeuni. *Stella* recrée une atmosphère à la Simenon et présente une héroïne à la fois tendre, inquiétante et mystérieuse. Le lecteur est tout de suite pris par ce livre adroit qui sait retenir et toucher.

Peu de temps après l'occupation des Pays-Bas par l'Allemagne, un jeune officier de marine s'évade de Hollande et arrive en Angleterre. Il est immédiatement sur la côte occidentale. Westport était une ville bruyante avec des restaurants à bon marché et des artistes capables de tatouer des sirènes en trois couleurs sur les poitrines des marins. Mais, en 1941, toutes les maisons du port ont été écrasées par les bombes. Seuls, deux gros blocs de maçonneries restent debout. Le Q. G. se tient dans un petit bâtiment de briques rouges, au bout de la jetée. Il y a là un vieux capitaine de remorqueur hollandais et un jeune capitaine de corvette de la marine anglaise qui se nettoie les ongles avec une grande distinction. Toute la pièce est remplie par « un gazouillis multiple de signaux morses » et dans le pêle-mêle frénétique des haut-parleurs a. C'est de là que partent les ordres qui recueillent les remorqueurs au secours des navires blessés.

Dépannage des canards boiteux

Le héros du livre, Jan, est nommé capitaine du *Zeeland*. Sur la côte occidentale, il y a trois centres pour les remorqueurs et Westport est l'un des trois. « Chaque centre, dit Jan, avait en service trois ou quatre remorqueurs de haute mer dont le travail était de recueillir les *canards boiteux* laissés derrière eux par les gros convois se rendant d'Amérique en Angleterre. Les canards boiteux étaient les bateaux qui avaient été touchés par des bombes d'avions ou par des torpilles ou des obus de sous-marins, et dont les machines avaient été avariées de telle sorte qu'ils ne pouvaient se maintenir à la vi-

Renoir (bigame malgré lui) qui Ingrid Bergman tourner Anna Magnani

pour la peinture, mais il est de la race des premiers, pas des seconds... Il ne serait pas « Renoir le fils ». Alors il se passionna, plus modestement, pour la poterie et certaines de ses œuvres ont été achetées par des musées étrangers.

Parmi les modèles de son père il y avait une ravissante personne aux yeux bleus cruels que l'on appelait Dédée. Il l'épousa : c'est elle qui, au regard de la loi française, est encore Mme Jean Renoir, tandis qu'à Hollywood vit une seconde Mme Jean Renoir aux yeux noirs profonds parfaitement légitime au regard de la loi américaine.

Les divorces prononcés à Reno pendant la guerre ménagent de ces surprises... C'est pour distraire le peintre immobilisé que Jean Renoir installa à Cagnes un appareil de projection de films, et c'est ainsi qu'il découvrit Charlot, c'est-à-dire le cinéma.

Auguste Renoir mourut en laissant une grosse fortune. Jean acheta une propriété à Marlotte, mais le soir le potier indolent allait au cinéma et

Jean Renoir

avait ensuite des discussions passionnées avec sa femme.

C'est pour la faire tourner qu'il commandita un film : elle prit alors le nom de Catherine Hessling.

Le second film, « La Fille de l'eau », il le réalisa lui-même, et enfin ce fut « Nana ».

Le cinéma n'était pas encore une industrie, mais une aventure fascinante. C'est une des forces de Jean Renoir que d'avoir su demeurer, après 25 ans de métier, aventurier et fasciné, à l'intérieur d'une profession qui s'apparente maintenant à la fabrication des boutons de culotte.

Pour l'aventure « Nana » il fit venir des techniciens du monde entier, s'amusa énormément, dépensa davantage, installa dans sa propriété des cuves de développement parce que les usines françaises traitaient encore bien imparfaitement la pellicule, réalisa une manière de chef-d'œuvre... et se ruina. Enfin presque.

S'il avait été pauvre, Jean Renoir ne serait probablement pas devenu metteur en scène et il le sait, et il le dit. Comme il dit que sa production américaine n'a été marquée d'aucun succès fulgurant. Comme il dit : « Foutez-moi la paix » ou « Venez dîner avec moi ». Tout bonnement et avec l'accent de la conviction.

Mais il n'a pas l'âme d'un vrai riche. Son père œuvrait de ses mains... Il est sensible à la noblesse du travail manuel, de « l'ouvrage bien « faite », il a le respect du labeur, de l'effort et les êtres ne se classent pour lui qu'en deux catégories : les c... et les autres.

Cet homme qui sait tant, qui a tant lu, qui a tant vu et tant retenu est le contraire de ce qu'il est convenu d'appeler un intellectuel. Et les plus hautes spéculations de l'esprit le laissent moins satisfait qu'un sillon bien droit dans un champ bien labouré.

C'est un artisan, et c'est en artisan qu'il continua à faire du cinéma avec des collaborateurs bénévoles et des bouts de ficelle. L'un de ses meilleurs films, *Le Crime de M. Lange*, qu'il réalisa sur un scénario au vitriol de Jacques Prévert, fut presque inaudible parce que le système sonore était insuffisant.

Puis il y eut *Tahi, Les Bas-Fonds* et enfin *La Grande Illusion*. Il était déjà très gros et claudicant sur sa jambe blessée, mais infatigable. A l'origine du film, il y avait un scénario, des dialogues. Pendant le tournage, scénario et dialogues disparurent, remplacés au jour le jour par les scènes qu'écrivait Renoir sur un coin de table pendant que Fresnay, Gabin, Stroheim attendaient, confiants et dociles.

Le film terminé, il fut projeté en petit comité au cours d'une séance mémorable à laquelle assistaient le scénariste du film et Jean Gabin, accompagnés de leur femme respective de l'époque. *La Grande Illusion* fut accueillie dans la consternation générale. Le scénariste songea sérieusement à envoyer une lettre recommandée pour demander que l'on enlève des affiches son nom. Gabin était navré, déçu, et si Jean Renoir pouvait être inquiet, il aurait péri d'inquiétude.

On sait la carrière que fit ce film où tout le monde avait mis son grain de sel et qui était pourtant si profondément le film d'un homme. Tout amateur de cinéma y décèlerait en dix images la patte de Renoir. C'est parce qu'il représente un cas unique, du moins à ma connaissance, d'assimilation. C'est-à-dire que sa personnalité est si puissante qu'il n'écarte et ne redoute jamais ni les conseils, ni les critiques, ni l'expression d'autres personnalités, aussi fortes soient-elles, à côté de lui. Seulement il avale, il digère... et il en fait du Renoir.

Au milieu d'une répétition, n'importe qui peut l'interrompre et lui dire :

— Monsieur Renoir, moi je crois que...

Il écoute, réfléchit, absorbe, l'oreille et le cœur toujours en éveil. Tous ceux qui ont beaucoup travaillé avec lui en ont été marqués jusque dans leur voix, leur élocution, leur rire.

Il a raté *La Marseillaise*, il a provoqué des bagarres au cinéma du Colisée avec *La Règle du Jeu*, il a réussi *La Bête humaine* avant que n'éclate la guerre.

Il était alors séparé depuis longtemps de Catherine Hessling, mais non divorcé. Leur fils Alain le suivit aux Etats-Unis et porta pendant trois ans l'uniforme américain, sous lequel il fut héroïque. Tradition de famille... Il est maintenant professeur là-bas dans une université, marié et plongé dans l'étude des langues du moyen âge.

Même à Hollywood, Renoir réussit à demeurer indépendant et à trouver des financiers qui l'aidèrent dans ce sens. Parce que son indépendance n'est pas agressive et ne traduit pas une révolte. On se révolte contre une force que l'on refuse de subir... Lui ne trouvera jamais plus fort que lui. Non, il va, tranquille, libre, fréquentant un machiniste si ce machiniste lui plaît, ou Ingrid Bergman parce qu'il l'adore.

Sa femme actuelle, Dido, était une amie de la précédente et fut sa secrétaire avant de l'épouser à Hollywood où elle l'avait accompagné. Et c'est seulement en 1945 que Renoir découvrit qu'il était bigame !

Il a eu sa période « mondaine », comme tout le monde, vers trente ans. Ça n'a pas duré. On l'a connu deux ou trois fois violemment amoureux. Ça n'a pas duré. Il a cru pendant un temps très court que la doctrine communiste répondait à l'idée qu'il se fait de la fraternité, de l'égalité. Ça n'a pas duré.

Parce que ni des habitudes, ni une femme, ni un parti, ni des intérêts, ne fausseront jamais l'équilibre de cet homme monumental, unique Français qui se soit parfaitement adapté à la vie américaine sans se trahir, sans s'abdiquer.

Avant de rentrer, il a tourné aux Indes : « The River ». Et puis il a attendu de savoir l'accueil que ce film recevrait. Ce n'est pas un monsieur qui triche. Il était aussi incapable de rentrer en critiquant le pays qui l'a accueilli qu'en accusant les méthodes de travail étrangères de ses demi-réussites. Encore plus incapable de jouer les patriotes qui dépérissent loin de la place de la Concorde et de prétendre :

— On me propose là-bas des contrats magnifiques, mais on ne peut pas vivre hors de Paris !

L'avons-nous assez entendue, cette petite phrase, ce pauvre mensonge !

Lui il dit, en penchant sa bonne grosse tête :

— « The River » prend un excellent départ... Ma cote a sérieusement remonté. Puisque mon nom vaut quelque chose là-bas, je peux en faire profiter le cinéma français, lui ouvrir plus largement le marché américain... C'est amusant d'essayer..

Et s'il est heureux de revoir la France, et s'il est ému lorsqu'il serre sur sa vaste poitrine ses vieux amis, il a la pudeur de ne pas en informer le monde entier par voie d'interview.

Je peux maintenant vous avouer que, comme tous ceux qui ont eu la chance de collaborer avec lui, je l'aime tendrement et c'est à la fois rare et doux de pouvoir admirer qui l'on aime, aimer qui l'on admire.

C'est le seul homme que je connaisse qui regarde les humains sans lunettes, lunettes vertes de l'envie, lunettes noires de la peur, lunettes roses de la sottise, lunettes opaques des préjugés, lunettes grises de la timidité... Et c'est peut-être pour cela qu'il y a dans ses yeux bleus tout le soleil du monde.

Les médecins hollandais révèlent : le mariage de la petite fille de la jungle (qui provoqua une émeute à Singapour) était blanc

DANS deux semaines, Bertha Hertog, « la fille de la jungle », fera sa première communion à l'église catholique de Berg op Zoom (Hollande). Au moment de l'avance japonaise en Malaisie, les parents de Bertha, des planteurs hollandais, confièrent la petite fille à une nourrice malaise Che Amina.

Celle-ci éleva l'enfant comme une indigène, c'est pourquoi on l'a surnommée « la fille de la jungle ». En 1949, Bertha, qui n'avait jamais revu ses parents, fut amenée par la nourrice à Singapour. Elle alla à l'école chez un jeune instituteur nommé Mansor Abadi qui s'éprit de l'enfant et, l'épousa selon la loi musulmane l'an dernier. Bertha avait alors 13 ans. Ce mariage fut jugé scandaleux par les Européens et cassé par le tribunal de Singapour. Bertha fut rendue à ses parents et amenée en Hollande où elle vit actuellement à Berg op Zoom.

Conflit religieux

La première communion de Bertha soulève le plus vif intérêt en Hollande. Les passions religieuses se sont en effet réveillées à ce propos. Et les protestants accusent les milieux catholiques d'avoir fait pression sur la jeune Bertha pour l'amener à se convertir au catholicisme. Sa nourrice malaise Che Amina avait fait d'elle une musulmane.

« Il ne saurait être question de conversion, a déclaré Mme Hertog, mère de Bertha, à l'envoyé spécial de *France Dimanche*. Ma fille, à sa naissance a été baptisée. Elle est donc catholique. Toutes les interventions des Malais pour lui imposer la religion musulmane ont été vaines.

« Bien que notre famille soit très catholique, les autorités écclésiastiques n'ont rien fait pour décider ma fille Bertha à fréquenter l'église, depuis son retour en Hollande, au mois de décembre dernier. On l'a laissée tranquille. Et elle a eu le temps de prendre elle-même la décision qui lui plaisait.

« C'est d'ailleurs Bertha qui nous a demandé d'accompagner ses frères et sœur à l'église. La première fois qu'elle assista à une cérémonie religieuse, nous fûmes tous très émus. Bertha ne comprenait naturellement rien à ces rites nouveaux pour elle. Mais la musique religieuse la conquit immédiatement. Au lieu de suivre le service religieux comme tout le monde, elle se tourne vers l'orgue et écoute avec ferveur. Actuellement, Bertha apprend son catéchisme. Mais cela présente des difficultés, car elle parle et comprend fort mal le hollandais. »

Ce n'est pas seulement la question religieuse qui soulève la curiosité des Hollandais autour de « la fille de la jungle » (expression que Mme Hertog mère regrette avec horreur). Une nouvelle a rassuré Berg op Zoom : Bertha, après un an de mariage avec l'instituteur malais Mansor Abadi, est encore une petite fille « intacte ».

Un ami intime de la famille Hertog a déclaré au représentant de *France Dimache* :

— Mme Hertog a fait examiner sa fille par les meilleurs spécialistes hollandais, à son retour de Singapour. Les médecins ont été unanimes : Bertha est vierge. Le mariage n'a pas été consommé.

Nous avons voulu savoir comment Bertha, qui vient d'avoir 14 ans, s'adaptait à sa nouvelle vie. Sur ce point, Mme Hertog fait preuve de quelque réticence :

— Bertha, nous a-t-elle dit, est présentement assez gênée par son peu de connaissance de la langue néerlandaise. A l'école, elle est très appliquée et ses dernières notes ont été excellentes.

« Vous ne me croirez peut être pas, a continué Mme Hertog, mais Bertha ne parle jamais ni de la Malaisie ni de son mariage. Cette soi-disant union n'a été qu'une manœuvre pour nous voler définitivement notre fille. C'est ce que les juges de Singapour ont compris. C'est pourquoi ils ont cassé le mariage de Bertha et nous ont rendu cette malheureuse enfant. »

A la vérité la famille Hertog craint toujours que les musulmans de Singapour tentent un jour ou l'autre de reprendre leur proie. Bertha est rigoureusement surveillée. Au début de son séjour en Hollande, elle était ouvertement et quotidiennement sous la protection de deux énormes policiers qui l'accompagnaient à l'école.

La maison de Hertog était également gardée par la maréchaussée de Berg op Zoom. Jusqu'à ces temps derniers, ces précautions sévères ont été maintenues. Elles se sont un peu relâchées aujourd'hui. Et l'on voit tous les jours Bertha se rendre à l'école avec ses frères et sœur. La surveillance pour éviter un rapt toujours possible est néanmoins maintenue, mais elle est beaucoup plus discrète qu'au début.

Les lettres de menace que la famille Hertog recevait des musulmans de Singapour sont devenues plus rares. Pourtant, l'instituteur malais Mansor Abadi, divorcé malgré lui, ne cesse de clamer son amour pour Bertha. Il a gardé de cette petite fille blanche un souvenir ébloui. Il la revoit toujours, telle qu'elle lui est apparue, il y a une vingtaine de mois, le jour de son mariage, revêtue de ses brillants habits malais.

Polyglotte, Bertha ignorait le hollandais

— C'était une fille exceptionnelle, ne cesse de répéter Mansor Abadi. Elle serait devenue sous ma direction une polyglotte remarquable. Elle parle le malais, le javanais et un peu l'anglais et le chinois. Mais pas le hollandais.

Mansor Abadi, dont la famille est assez aisée, est un garçon intelligent et sensible. Il a le sentiment de n'avoir pas outrepassé ses droits en épousant une fillette. Il a observé la loi musulmane dans toute sa rigueur. Et la loi permet ces unions. Le mariage a été célébré selon toutes les règles requises et non point subrepticement, comme on l'a dit.

Il a dépensé une petite fortune pour célébrer dignement ce mariage. Il entend bien ne pas l'avoir fait en vain. Et d'ores et déjà il étudie les moyens légaux de se faire rendre celle qu'il considère comme sa femme légitime. De très nombreux musulmans soutiennent sa thèse et sont prêts à la faire prévaloir. Une fois déjà, au moment où le tribunal de Singapour venait d'annuler le mariage de Mansor, les leaders musulmans provoquèrent de graves émeutes en guise de protestation. Dix-huit manifestants furent tués et cinq cents grièvement blessés à cause de la petite Bertha. De semblables révoltes peuvent encore se produire. Mais Mansor Abadi compte sur son droit et non sur la violence pour triompher.

La confiance de Mansor Abadi

Pas plus que Mme Hertog, Mansor Abadi ne peut supporter, lui non plus, que l'on appelle sa femme « la fille de la jungle ». Il trouve ce surnom insultant et inexact.

Il a une entière confiance qu'un jour ou l'autre Bertha lui sera rendue. Pourquoi cela n'arriverait-il pas ? Il s'est incliné provisoirement devant la force. Mais il sait qu'il a pour lui tous les musulmans C'est par leurs groupements à l'étranger qu'il a des nouvelles bien vagues, du reste, de sa petite épouse.

Il sait qu'elle est en Hollande et rien d'autre.

— Je suis jeune, j'attendrai, dit-il. J'attendrai parce que je sais que Bertha m'aime comme je l'aime. Plus que tout au monde.

Députés

(Suite de la page 11.)

allocations familiales agricoles.

Voici enfin quelques autres détails, aussi curieux, mais moins sévères, sur la vie de cette assemblée.

Nos députés ont tenu en tout 1.323 séances. Il y a eu 4.120 scrutins ; 18 900 questions écrites posées au *Journal Officiel*. Les comptes rendus tiennent 39.000 pages de cette intéressante feuille, soit un volume de 1 mètre 20 d'épaisseur.

47 députés ne sont pas parvenus au terme du mandat qui leur avait été confié par leurs électeurs. Quinze parce qu'ils sont morts. Trente-deux parce qu'ils ont démissionné. Parmi ces derniers il faut compter M. Vincent Auriol qui abandonna ses fonctions pour occuper une magistrature importante.

Sur 621 députés, 88, soit environ 1 sur 7, ont été ministres. L'Assemblée n'a connu qu'un seul président, constamment réélu, M. Edouard Herriot. Un seul doyen d'âge, aussi, M. Marcel Cachin, 82 ans. Le plus jeune député sortant est M. René Monjarret, vingt-neuf ans.

Le député le plus assidu aux séances a été M. le général Aumeran. Celui qui a tenu le plus longtemps la tribune d'affilée est M. Lamp (communiste), qui fit, en mars 1950, un discours qui dura six heures dix.

Le récit de Cartonnet

(Suite de la première page.)

estafette est venue au pied de l'appareil demander qu'on attende un instant pour remettre un message au chef de bord. Je m'aperçus alors, très étonné, que la porte n'avait pas de fermeture de sécurité. Lorsque l'avion eut gagné son aire de départ, il prit son élan sur la piste d'envol. A ma droite, les hangars s'étendaient sur plusieurs kilomètres, à gauche, je voyais filer les remblais des fortifications qui bordent le terrain. L'avion prenait de plus en plus de vitesse et, d'une main, sous mes bras croisés et appuyé sur le rebord de la vitre, j'ai joué, sans qu'on s'en aperçoive, avec la serrure et la poignée. L'avion décolla, se mit légèrement en palier pour prendre de la vitesse. Au moment où il allait se redresser je fis jouer la poignée, mais la porte ne s'ouvrit pas. Une sueur froide s'empara de moi et dans un éclair de la pensée, je compris que seule la résistance de l'air l'en empêchait. Sans me décourager, je recommençais la même manœuvre. Cette fois, la porte céda et je me jetais dans le vide, tête baissée.

» Il suffisait d'un rien pour être sectionné par l'aile arrière située à deux mètres de la porte, ou d'être éventré par la béquille arrière de l'avion. Malgré le saut acrobatique, je n'avais pas perdu le contrôle de mes mouvements. Je réussis à retrouver mon équilibre en l'air, après, je ne sais plus rien. Lorsque je repris contact avec la réalité, je m'aperçus que j'étais couvert de sang et, en me relevant sur la piste d'envol, toute garnie d'énormes boulons de fer, je constatai que je n'avais rien d'essentiel de cassé.

» Cependant l'alarme avait été donnée, les voitures se lancèrent à ma poursuite, en vain. Dans les quarante-huit heures qui suivirent toutefois, je manquais d'être rattrapé de justesse. Pourtant, je gagnai sportivement « la belle » après une succession de situations aussi dramatiques qu'amusantes, et qui formeront certains chapitres du livre que je compte éditer. Le reste, vous le savez. Fatigué d'être sur le qui-vive, je décidai, dix-huit mois après, de me rendre aux autorités italiennes. »

N'ayant dû son salut qu'à son extraordinaire technique du plongeon, Cartonnet, après sa reddition, passa de l'hôpital aux camps de concentration. Le 27 février 1948, l'ambassade de France à Rome demandait son extradition comme criminel de guerre. Les délits suivants lui étaient reprochés :

1° Avoir été en contact suivi avec les Allemands ;

2° Avoir fait de la propagande pro-allemande ;

3° Avoir tué deux Israélites pour s'approprier leurs biens ;

4° Avoir écouté Radio-Londres chez les Juifs pour les faire ensuite arrêter ;

5° Avoir organisé l'enlèvement de l'Israélite Britmann ;

6° Avoir fait arrêter le nageur juif Nakache, déporté ensuite par les Allemands.

Cartonnet écrivit un long mémoire pour se justifier, à la suite duquel les autorités italiennes décidèrent de ne pas accorder l'extradition. Deux fois les Français revinrent à la charge, deux fois le ministère de la justice italien résista. La situation de Cartonnet est donc maintenant celle d'un réfugié politique bénéficiant du droit d'asile. Il occupe une chambre meublée modeste et, malgré l'opposition de la Fédération italienne de natation, il est depuis un mois et demi directeur technique de la section de natation de la société sportive Lazio.

Francis Pélissier accusé de débauche de mineurs pour Bordeaux-Paris

NUL n'ignore que les directeurs sportifs des marques cyclistes ont des arguments « sonnants et trébuchants », et un prestige tel qu'il est impossible à un gamin inexpérimenté de se rendre compte du danger qu'on lui fait courir. Qu'attendent les dirigeants pour dire non, énergiquement, à cette... débauche de mineurs ? »

Ce couplet incendiaire est dû à un journaliste belge, M. Simon, de *Sport-Club*. Le mineur menacé dont il veut parler, c'est le coureur Roland Chartier. Le triste subordonneur n'est autre que Francis Pélissier.

Francis, directeur sportif, a décidé d'engager Alain dans Bordeaux-Paris. L'espoir belge a vingt ans et trois mois. Il est marié et déjà père d'un garçon. En réponse à son accusateur, Francis Pélissier répond :

— Quand Georges Ronse m'a battu dans Bordeaux-Paris, il avait vingt ans. Et puis, cette course n'a jamais tué personne. Regardez ceux que j'ai « tués » en leur faisant courir cette terrible épreuve. Ils se portent tous merveilleusement.

Pélissier a promis à Chartier, s'il gagne, 500.000 francs, plus la prime, estimée à 350.000 francs.

HOTEL PLAN
LE BEAU CIRCUIT DE FRANCE
en car de luxe
PARIS, LAUSANNE, GENEVE, GRENOBLE, GORGES du VERDON, CANNES, NICE, MONTE-CARLO, SAN REMO, MARSEILLE, PARIS.
12 jours ...... 38.475 fr.
L'ESPAGNE
Départ assuré chaque dimanche
19 jours en car luxe .... 59.900 fr.
LA SUISSE
PARIS, BALE, LUCERNE, LAC 4 CANTONS, INTERLAKEN, LAUSANNE, SAINT-CERGUE, PARIS.
7 jours en car luxe .... 24.900 fr.
TOUT COMPRIS DE PARIS A PARIS
Demandez notre brochure illustrée gratuite
HOTEL-PLAN
49, AVENUE DE L'OPERA
PARIS TEL. OPE. 09-15. 67-49

Vous n'êtes vraiment pas curieux
si vous ne constatez pas au moins une fois par vous-même que la
NOUVELLE FORMULE
de
Paris-presse l'intransigeant
est vraiment une
FORMULE NOUVELLE
Paris-presse l'intransigeant
SA PAGE sur ce qui a été publié ou dit de plus intéressant dans la presse ou à la radio du monde entier.
SA PAGE économique et financière.
SA PAGE sur la vie à Paris.
et toute l'information contrôlée, expliquée et commentée

Buvez VITTEL-FRAISE

permanente des pêcheurs de geait d'amant tous les trois mois

tesse du convoi. » Comme il y avait plus de quatre convois par jour, les remorqueurs ne chômaient pas et le portier du Grand Hôtel passait une bonne partie de son temps à réveiller des officiers effondrés sur leur couchettes, après avoir bu en silence une quantité anormale de mauvais whisky.

Jan est évidemment assez troublé lorsqu'il mesure la rudesse de sa tâche. Mais il découvre tout de suite un de ses vieux camarades, le capitaine Dop qui, lui aussi, commande un remorqueur. Dop a le rare privilège de posséder dans la ville détruite un appartement à lui. Un appartement et une fille, « la plus belle pêche du pêcher ». Stella est une grande et jolie blonde dont les yeux bleus décernent le brevet du rêve et qui retient ses longs cheveux avec un ruban blanc. Elle est, en outre, grande spécialiste des flageolets sur toast. Elle prend un toast, le beurre et le couvre de flageolets chauds. C'est tout. Pour adorer cela, estime Jan avec raison, il faut vraiment être amoureux.

En dépit des flageolets, il y a quelque chose de peu rassurant dans la liaison de Dop et de Stella. Jan aperçoit dans leur chambre la photographie d'un jeune homme en uniforme avec cette dédicace : « Je suis auprès de toi. » Stella offre à Jan une veste d'officier qui n'a jamais appartenu à Dop et qui vient, bien sûr, d'un marin perdu. Et puis, un soir, au bar du Grand Hôtel, Dop tend à Jan une clé.

— Tiens, dit-il, fourre-ça quelque part et oublie-là jusqu'à ce que tu en aies besoin.

C'est la clé de son appartement. Tous ceux qui ont habité là, ont fait faire une clé en double et l'ont donnée, un jour, à celui qui paraissait le plus digne. Ainsi, peu à peu, l'on devine que Stella est la maîtresse permanente des capitaines de remorqueurs, de ces hommes dont l'existence à Westport ne dépasse jamais trois mois. Stella les reçoit à tour de rôle avec le même calme, les mêmes yeux limpides, leur cède son cœur et son corps, sa tête blonde et ses enchantements glacés.

Les meilleures histoires de mer

La partie du livre où Hartog raconte les expéditions en mer à la recherche des « canards » est aussi passionnante que les plus ardents récits. Les remorqueurs ne sont pas armés et il y a, dans les eaux froides, un sous-marin allemand qui les guette avec une obstination effrayante. La lutte de Jan et du *Zeeland* contre le sous-marin du capitaine Hazenfratz vaut certainement les meilleures histoires de mer. Les manœuvres du *Zeeland* sont décrites d'une façon haletante et claire et quelqu'un qui n'aurait jamais vu ni la mer ni un bateau s'y laisserait prendre tout comme un autre. Hartog, marin et conteur, connait son métier.

En ce qui concerne les secrets du cœur et les fatalités du beau sexe, il parait moins assuré. Dop, tué par la mitraille d'un avion allemand, Jan devient son successeur auprès de Stella. Cette blonde lui fait peur, il sent la menace de ses pièges, mais il ne peut se retenir de sombrer corps et âme entre ses bras. Le soir de Noël, ils décident tous deux de se marier. Mais Jan se rappelle que Dop, lui aussi, devait épouser Stella et il a la révélation soudaine que cette promesse de mariage est, en réalité, une promesse de mort. Et, en effet, quelques heures plus tard, il échappe par miracle aux coups du capitaine Hazenfratz. Comme Dop, il donne sa clé. Mais, revenu vivant, il surprend son successeur installé, exactement comme tous les autres, devant Stella et ses toasts aux flageolets. Stella pousse un cri de terreur et s'enfuit à jamais. Que représente-t-elle dans cette aventure ? La fatalité ? La mort ? Son personnage n'est pas très clair et son charme parait trop fabriqué.

Stella est un roman qui ne se montre ni très riche, ni très original, ni très révélateur dans son style et ses personnage. Mais c'est un récit rapide et simple, qu'on lit à fond de train sans une seconde de distraction ou d'ennui. La vie des remorqueurs, qui restait jusqu'alors inconnue, est recréée sans chiqué et l'on se sent très honoré de mettre le pied avec l'auteur sur ces énergiques petits bateaux. *Stella* aura des lecteurs, car c'est un livre extrêmement sympathique qui impose avec une franchise alerte le mystère et le danger.

Kléber HAEDENS.

(1) Julliard, éditeur. Traduction de Jacques Dodeman.

Digne de toutes les tables!

Le fromage de haute qualité
pasteurisé, non fermenté, onctueux.
NE DITES PLUS : CE FROMAGE-CI... CE FROMAGE-LA...
Dites BONBEL
PRODUCTION DES FROMAGERIES BEL CRÉATRICES DE LA CÉLÈBRE VACHE QUI RIT

AGRANDISSEMENTS DE NOS RAYONS

3 étages de meubles rustiques
Merisier - Noyer - Chêne
SALLES A MANGER - STUDIOS - SALONS
CHAMBRES A COUCHER - BONNETIÈRES
COMMODES-CHIFFONNIERS-SECRÉTAIRES
★
FACILITÉS DE PAIEMENT - LIVRAISONS GRATUITES A DOMICILE DANS TOUTE LA FRANCE
COMPENSATION DES FRAIS DE VOYAGE
BON pour un CATALOGUE GRATUIT d'ameublement BA
GALERIES BARBÈS
LES GRANDS SPÉCIALISTES DU MEUBLE ET DU TAPIS
55, Bd BARBÈS ★ PARIS
MAGASINS OUVERTS TOUS LES JOURS, DE 8 H. 45 A 18 H. 45, SANS INTERRUPTION, SAUF DIMANCHE ET LUNDI.